

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

PEKOUE

12 Questions à poser à la table de chabbat

Douze questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Pekoude : le Tabernacle intérieur » : le sanctuaire que l'on transporte même quand les murs tombent. Pourquoi il s'appelle un gage, pourquoi Betsalel a raison contre Moché sur l'ordre des travaux, et pourquoi la satisfaction du devoir accompli est un poison.



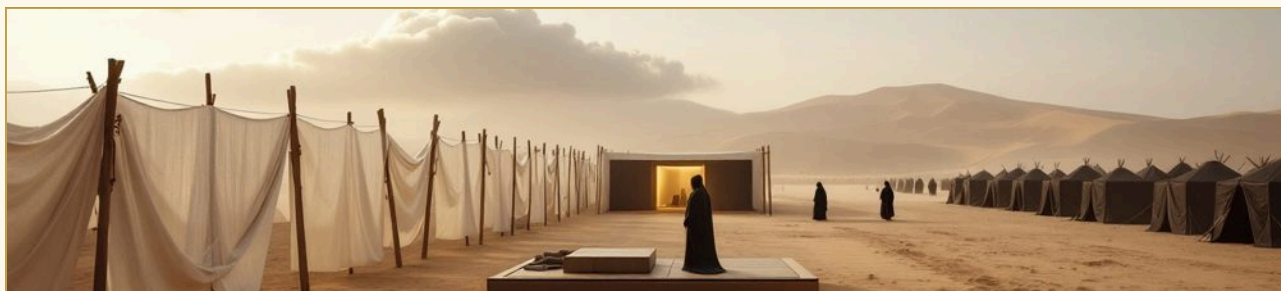
Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Pekoude

-
- 01** **Porter en soi la ressemblance de D'**
 -
 - 02** **Un sanctuaire nommé « gage »**
 -
 - 03** **D'où Betsalel tenait-il son art ?**
 -
 - 04** **Par où commencer : l'arche ou les murs ?**
 -
 - 05** **Pourquoi un fils de servante à côté d'un fils de roi ?**
 -
 - 06** **Les paroles des serviteurs valent plus que la Torah des enfants**
 -
 - 07** **On aurait pu fermer la Bible ici**
 -
 - 08** **Une greffe étrangère dans la vie**
 -
 - 09** **Deux fois la même demande**
 -
 - 10** **Les pères n'ont jamais été fiers**
 -
 - 11** **La loi de la maison et la loi de la route**
 -
 - 12** **L'étranger qui n'a travaillé que le cuivre**
 -

Porter en soi la ressemblance de D'



PRÉSENTATION

Le livre de Chemot se referme : la nuée enveloppe la tente d'assignation et la majesté de D' remplit le Tabernacle. Pour le Rav, le monde est devenu le réceptacle de la providence divine. Mais une révélation suppose quelqu'un qui la révèle.

LA QUESTION

Que veut dire que l'homme est fait « à la ressemblance de D' » — et à quelle condition peut-il révéler D' dans le monde ?

LA RÉPONSE

« La nuée couvrit la tente d'assignation, et la gloire de l'Éternel remplit le Tabernacle » (Chemot 40, 34) ; « à la ressemblance (bidmout) d'Elokim Il le fit » (Béréchit 5, 1).

Ce monde est l'œuvre d'Elokim, dit le Rav. Et si le monde est l'œuvre d'Elokim, Elokim se révèle à travers ce monde. Mais qui peut le révéler ? Celui qui porte en lui demoute Elokim, la ressemblance de D'. Qu'est-ce que cela veut dire ? Pas une ressemblance au point de vue physique, au point de vue corporel. L'unique manière de la traduire est de dire que l'homme est capable de porter en lui le divin, et capable de le révéler.

Pour le révéler, il faut qu'il intègre les saintetés dont nous avons parlé. D'abord la sainteté sublime du Chabbat, la sainteté dans le temps, qui est l'essence de tout. Le premier mot de la Torah, Béréchit, est un cliché pris sur le temps dans l'absolu ; c'est lui qui fait démarrer la création du monde, et nous avons déjà dit qu'on y lit le mot Chabbat.

D' avait comme étape finale de faire accéder le peuple d'Israël au Chabbat et de lui donner une mainmise sur le temps, de sorte qu'il puisse lui-même gérer le temps. Mais il ne le peut que s'il vit dans cette sainteté absolue du Chabbat : c'est elle qui consacre le peuple d'Israël. Alors seulement il pourra consacrer l'espace — et la consécration de l'espace, c'est le sanctuaire.

CONCLUSION DU RAV

L'unique manière de la traduire est de dire que l'homme est capable de porter en lui le divin et il est capable de le révéler.

LEÇON POUR LA TABLE

Ressembler à D', ce n'est pas une affaire d'apparence. Qu'est-ce qui, dans notre manière de vivre, révèle quelque chose de divin à ceux qui nous entourent ? Et sommes-nous maîtres de notre temps, ou est-ce le temps qui nous gère ?

Un sanctuaire nommé « gage »



PRÉSENTATION

La Torah n'appelle pas cette demeure mikdash, mais michkan. Nos sages entendent dans ce nom le mot machkon : un gage, une hypothèque. Le sanctuaire est donc annoncé destructible avant même d'être achevé.

LA QUESTION

Pourquoi bâtir avec tant de soin une demeure dont on sait d'avance qu'elle pourra être reprise ?

LA RÉPONSE

Michkan entendu comme machkon, un gage ; le sanctuaire appelé ohel moèd, tente de la rencontre.

Si on l'a construit malgré tout, dit le Rav, c'est que tout dépend de ce que l'homme va en faire. Si l'homme intègre à la fois la sainteté du temps et la sainteté de l'espace, le lieu devient un ohel moèd, un espace de rencontre du divin, véritablement en déplacement permanent : alors il va se maintenir.

Mais pour autant que l'homme s'installe dans une routine et commence à considérer la sainteté comme statique, incapable de ressourcement, de rénovation, d'innovation, alors il y a saturation, il y a mort. La mort, ce n'est pas D' qui la confère : c'est l'homme qui se l'impose. Il se l'impose lorsqu'il s'impose des limites, lorsqu'il arrête de voir plus loin, d'innover, de créer.

Or D', même en créant le monde, le refait tout le temps. Pour pouvoir faire de même, il faudrait développer en soi cet amour spirituel, cet amour de l'absolu.

CONCLUSION DU RAV

La mort, ce n'est pas D' qui la confère, c'est l'homme qui se l'impose.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous appelons parfois fidélité ce qui n'est que répétition. Quelle pratique refaisons-nous à l'identique depuis des années sans y avoir rien ajouté ? Et que pourrions-nous y innover cette semaine sans sortir du cadre ?

D'où Betsalel tenait-il son art ?



PRÉSENTATION

Betsalel et Aholiav excellaient dans la joaillerie, le tannage, le tissage de l'or et de l'argent. Or le peuple sortait de deux cent dix ans d'esclavage, où il n'avait excellé que dans la construction de monuments.

LA QUESTION

Comment des esclaves bâtisseurs deviennent-ils du jour au lendemain des orfèvres — et qu'est-ce qui, en eux, a rendu ce don possible ?

LA RÉPONSE

« Betsalel, fils d'Ouri, fils de 'Hour, de la tribu de Yehouda... et avec lui Aholiav, fils d'A'hissamakh, de la tribu de Dan » (Chemot 38, 22-23).

On se demande, dit le Rav, d'où est venu ce sens artistique. Comment pouvaient-ils, du jour au lendemain, se transformer en joailliers et réaliser cette œuvre d'art qu'était le sanctuaire dans ses moindres détails, alors que pendant deux cent dix ans ils avaient été réduits à l'état d'esclaves ? Ils n'excellaient que dans la construction des monuments, pas dans l'art de la joaillerie, ni dans le tannage des peaux, ni dans la confection de vêtements tissés d'or et d'argent.

Mais ils avaient acquis cette sagesse parce qu'ils avaient développé en eux ce sens de la perfection. Alors cette intuition, ce don, leur a été donné d'en haut : ils ont été investis par D' dans leurs fonctions.

Le don venu d'en haut répond donc à une exigence travaillée en bas. Pour que le sanctuaire ne se sature pas, il faut, comme eux, développer en soi cet amour de l'absolu.

CONCLUSION DU RAV

Ils avaient acquis cette sagesse parce qu'ils avaient développé en eux ce sens de la perfection.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous expliquons volontiers les talents des autres par la chance. Quelle exigence cultivons-nous sans que personne ne nous la demande ? Et quel talent avons-nous renoncé à développer en disant : ce n'est pas pour moi ?

Par où commencer : l'arche ou les murs ?



PRÉSENTATION

Moché transmet l'ordre : d'abord les objets du sanctuaire, ensuite son ossature. Betsalel objecte : si je commence par les objets, où les mettrai-je en attendant ? Moché lui donne raison : tu étais à l'ombre de D'.

LA QUESTION

Moché n'était-il pas capable de le comprendre lui-même — ou bien voyait-il, de là où il se tenait, autre chose que Betsalel ?

LA RÉPONSE

Moché à Betsalel : « Peut-être étais-tu à l'ombre de D' (betsel El) ? » (Berakhot 55a ; Rachi sur Chemot 38, 22).

Il y a là deux modes de pensée différents, à deux niveaux, dit le Rav. Moché est un homme qui a gravi la montagne du Sinaï. Il perçoit la parole de D' panim el panim, d'intériorité à intériorité ; il la perçoit dans sa profondeur. Pour lui, ce qui importe en premier lieu, c'est le Saint des Saints : il faut que ce lieu, avec son arche dépositaire des tables de la loi, puisse rayonner au-delà du voile. Il fallait partir de là.

Mais Betsalel lui dit : attention. N'oublie pas ceux qui ont été séduits par l'idée du veau d'or, ceux qui avaient focalisé toute leur croyance sur l'homme Moché. Ça, c'est le peuple : il faut l'initier petit à petit à la vie de l'esprit, il ne va pas accéder à la sainteté d'emblée. Alors d'abord l'ossature du sanctuaire, puis petit à petit les éléments, et finir par l'arche, par le Saint des Saints.

Betsalel portait en lui cet amour du peuple le plus simple, de celui qu'il pouvait rapprocher, celui à qui ce sanctuaire était principalement destiné.

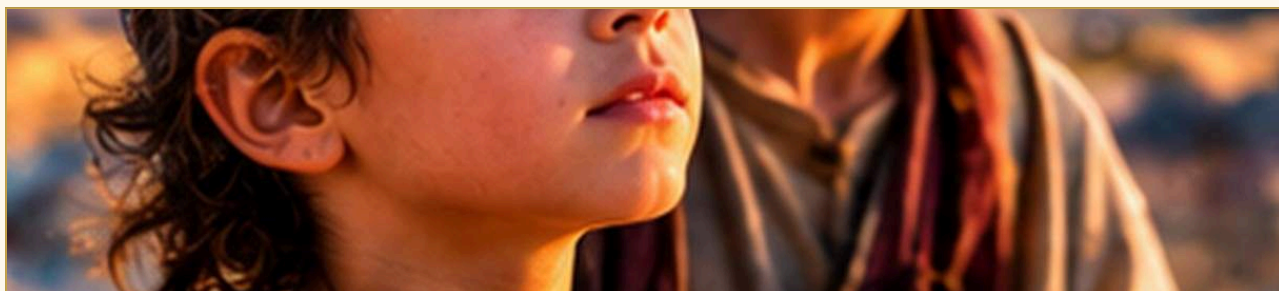
CONCLUSION DU RAV

Il ne va pas accéder à la sainteté d'emblée.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous voudrions souvent que les autres entrent par là où nous sommes entrés. Avons-nous imposé à un enfant, un ami, un nouveau venu un sommet qu'il ne pouvait pas encore gravir ? Par quel « mur » plus modeste aurions-nous pu commencer avec lui ?

Pourquoi un fils de servante à côté d'un fils de roi ?



PRÉSENTATION

Betsalel appartenait à Yehouda, la tribu royale. Son associé Aholiav était de la tribu de Dan, fils d'une servante, dans une famille où les enfants de Léa et de Ra'hel regardaient quelque peu de haut ceux des servantes.

LA QUESTION

Pourquoi l'œuvre la plus sainte du peuple ne pouvait-elle pas être confiée à une élite seule ?

LA RÉPONSE

« Et avec lui Aholiav, fils d'A'hissamakh, de la tribu de Dan » (Chemot 38, 23) ; « la terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel » (Yecha'yahou 11, 9).

Dan était le fils d'une servante introduite dans le cercle familial de Yaakov, rappelle le Rav. Et les enfants de Ra'hel et de Léa étaient quelque peu méprisants envers les enfants des servantes, Bilha et Zilpa. Or on ne voulait pas que le sanctuaire soit le fait d'une élite de personnes ayant accédé par elles-mêmes à une vision cosmique du monde et intégré le Chabbat d'emblée. Il fallait laisser une part aux enfants qui avaient été annexés — adoptés, plutôt.

Car l'adoption n'a pas toujours réussi. Sarah avait fait la même chose avec Agar, mais cela n'a pas réussi : Agar a été exclue de la maison d'Avraham. Éliézer, le disciple parfait, fidèle à la pensée d'Avraham, n'a pas non plus laissé de descendance au sein du peuple d'Israël.

Ce sanctuaire est conçu non pas pour servir le seul peuple juif, mais l'ensemble des nations. Nos sages ont dit que le sanctuaire est appelé à s'étendre à toute la cité de Jérusalem, que la sainteté de Jérusalem s'étendra jusqu'à Damas, et celle de la terre d'Israël à l'univers entier. Nous atteindrons véritablement le but lorsque la terre sera remplie de la connaissance de D'.

CONCLUSION DU RAV

On ne voulait pas que le sanctuaire soit le fait d'une élite.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous confions souvent ce qui compte à ceux qui nous ressemblent. Qui, dans notre famille ou notre communauté, a été accueilli sans jamais être vraiment associé ? Quelle part réelle pourrions-nous lui donner dans ce que nous construisons ?

Les paroles des serviteurs valent plus que la Torah des enfants



PRÉSENTATION

Nos sages ont mis en relief une phrase étonnante : la conversation des serviteurs des pères est plus belle que la Torah des enfants. Et dans la prière, nous disons : le D' d'Avraham, le D' d'Itshak, le D' de Yaakov. Trois fois, alors que c'est le même D'.

LA QUESTION

Pourquoi répéter trois fois le nom de D' pour trois hommes — et qui empêche les enfants, en innovant, de sortir des limites ?

LA RÉPONSE

« Plus belle est la conversation des serviteurs des pères que la Torah des enfants » (Béréchit Rabba 60, 8) ; « ce qu'acquiert le serviteur, son maître l'acquiert » (Pessa'him 88b).

Les serviteurs des pères, dit le Rav, sont ceux qui sont dévoués à leur maître au point que tout ce qu'ils font, ils le font avec un tel amour, comme s'ils le faisaient pour eux-mêmes, tout en sachant que c'est leur maître qui en bénéficiera : tout ce qu'acquiert le serviteur revient au maître. Pourquoi leurs paroles valent-elles plus que la Torah des enfants ? Parce que ce sont eux qui vont pousser les enfants à rester inconditionnellement dans la voie des parents.

Bien sûr, chacun va innover sa voie dans la vie spirituelle, et c'est admis. Mais comment ne pas sortir des frontières, des limites ? L'idéal est que l'on en vienne à dire : le D' d'Avraham, le D' d'Itshak, le D' de Yaakov. Pourquoi le répéter, puisque c'est le même D' ? Parce que les voies d'accès au divin sont différentes, mais qu'elles restent fidèles à l'enseignement d'Avraham, fidèles à la source.

Et qui les maintient dans cette fidélité à la source ? C'est l'exemple donné par les serviteurs des pères. Voilà pourquoi Aholiav, descendant d'une servante qui avait adhéré totalement à la vie de Yaakov, participe à l'édification du sanctuaire.

CONCLUSION DU RAV

Les voies d'accès au divin sont différentes, mais elles restent fidèles à l'enseignement d'Avraham, elles restent fidèles à la source.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous voulons que nos enfants trouvent leur propre voie, et nous craignons qu'ils quittent la nôtre. Qui, autour de nous — un grand-parent, un ami fidèle — maintient la fidélité sans imposer la copie ? Et notre voie à nous est-elle encore reliée à la source ?

On aurait pu fermer la Bible ici



PRÉSENTATION

La présence de D' remplit le Tabernacle ; la nuée le couvre le jour, un feu y brille la nuit aux yeux de toute la maison d'Israël. Le but semble atteint. Et pourtant la Torah continue sur trois livres encore.

LA QUESTION

Si D' a trouvé sa demeure ici-bas, pourquoi le texte ne s'arrête-t-il pas là — et que disent les derniers mots du livre ?

LA RÉPONSE

« Aux yeux de toute la maison d'Israël, dans tous leurs déplacements » (Chemot 40, 38) ; « aux yeux de tout Israël » (Devarim 34, 12).

On aurait pu arrêter la Bible à la fin de Pekoudé, dit le Rav, et mettre peut-être dans un autre volume les livres de Vayikra, Bamidbar et Devarim. Quand D' a créé le monde, ce à quoi Il aspirait, c'était une habitation ici-bas, une reconnaissance : Il l'a obtenue. D'ailleurs, le dernier verset de Pekoudé — un feu y brillait la nuit aux yeux de toute la maison d'Israël — reprend les derniers mots du livre de Devarim, du livre de la Torah tout entier.

Il y a donc une similitude entre la fin de Chemot et la fin de Devarim, mais avec une différence : bekhol massé'hem, dans tous leurs déplacements. On traduit souvent « dans toutes leurs stations » ; ce n'est pas correct. Une révélation de D' s'est faite à travers ce sanctuaire, qui a intégré le feu de la révélation du Sinaï, il n'y a rien à dire.

Mais c'est maintenant que commencent les déplacements, parce que cela ne doit pas rester un bien acquis exclusif à Israël. Ce doit être un bien qui profite à l'ensemble de l'humanité, à l'ensemble de tous les peuples.

CONCLUSION DU RAV

C'est maintenant qu'on commence les déplacements, parce que cela ne doit pas rester un bien acquis exclusif à Israël.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous appelons réussite le moment où nous n'avons plus à bouger. Qu'avons-nous obtenu, et que nous considérons comme définitivement acquis ? Et ce que nous avons reçu de beau, avec qui le partageons-nous au-delà de notre maison ?

Une greffe étrangère dans la vie



PRÉSENTATION

Le roi Salomon transformera le Michkan, la tente qui se déplace, en Mikdach, un Temple de pierre. Pourtant, même ce Temple sera détruit, et le prophète Ye'hezkel recevra le plan d'un troisième sanctuaire. La stabilité semble toujours échapper.

LA QUESTION

Pourquoi la vie spirituelle reste-t-elle toujours instable — et un Temple de pierre suffit-il à lui assurer la permanence ?

LA RÉPONSE

La vision du Temple futur, dans le livre de Ye'hezkel (chapitre 43).

On nous a dit que le Michkan était un machkon, un gage, rappelle le Rav. Pourquoi ? Parce que cette vie spirituelle apparaît toujours comme une greffe étrangère dans une vie. Ça dérange, parce qu'elle ne s'intègre pas facilement dans la vie de tous les jours ; elle est contre nature, et de ce fait elle reste toujours instable.

Comment lui assurer cette stabilité, cette permanence ? Il faut qu'elle se transforme en Mikdach — et encore. Dans la prophétie de Ye'hezkel, D' lui demande de montrer le plan du sanctuaire : il s'agit du troisième, car le deuxième Temple n'était pas véritablement à l'image du premier. Il lui manquait cinq éléments importants, et il n'a pas bénéficié de la révélation du divin à l'intérieur.

Le premier, lui, l'avait ; et il allait pourtant être détruit, tout simplement parce que la main de l'homme s'y était mêlée. Cela ouvre la porte à tout service divin qui souffrirait d'une subjectivité.

CONCLUSION DU RAV

Cette vie spirituelle, elle apparaît comme une greffe étrangère dans une vie, ça dérange.

LEÇON POUR LA TABLE

Nos prières, notre étude, notre Chabbat dérangent parfois notre emploi du temps. Où sentons-nous cette « greffe » résister au quotidien ? Et qu'est-ce qui l'aide à prendre, chez nous : une habitude fixe, un lieu, des compagnons ?

Deux fois la même demande



PRÉSENTATION

Le travail est achevé, comme il était dit du ciel et de la terre. Moché éprouve le besoin de bénir l'œuvre, et le midrach dit quelle prière il a prononcée : un verset du psaume où l'on demande deux fois la même chose.

LA QUESTION

Pourquoi, à l'instant où tout est réussi, faut-il demander deux fois que l'œuvre tienne ?

LA RÉPONSE

« Que la bienveillance de l'Éternel notre D' soit sur nous ; l'œuvre de nos mains, affermis-la sur nous, l'œuvre de nos mains, affermis-la » (Téhilim 90, 17).

Il faut d'abord distinguer, dit le Rav, entre mela'kha et avoda. La mela'kha consiste à façonner un objet pour un usage qui peut servir au bien comme au mal, au profane comme au sacré : celle-là est interdite le Chabbat. L'avoda, qui associe l'œuvre exclusivement au service divin, est permise. Mais dans toute la confection du Michkan revient un verbe, assiya, faire, qui rappelle naassé venichma : nous réaliserons notre personne à travers ce que nous allons faire.

Or dans cette action de servir D' peut se glisser une satisfaction de soi, de bien-être, du devoir accompli. Et cela, c'est le poison de tout service de D'. À partir du moment où l'homme considère qu'il a répondu à toutes les directives de D' et qu'il n'a rien à se reprocher, il a transformé son sanctuaire en machkon, en gage : il peut être perdu.

Il faut donc accompagner toute action de ces deux demandes : l'œuvre de nos mains, fais qu'elle réussisse ; assiste-nous dans sa réalisation. On peut être un maître en toutes choses et tout perdre par ce seul sentiment de satisfaction. Il faut toujours vivre avec cette crainte, ce souci de bien faire, cette peur du faux pas.

CONCLUSION DU RAV

On peut être un maître en toutes choses et uniquement par ce sentiment de satisfaction tout perdre.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a dans le devoir accompli un contentement qui peut tout fermer. De quoi sommes-nous le plus satisfaits cette année ? Et si c'était justement là que nous avons cessé d'avancer ?

Les pères n'ont jamais été fiers



PRÉSENTATION

Qui est capable de prier pour son œuvre sans s'en croire maître ? Le Rav répond : les serviteurs des pères. Non pas les serviteurs de la Torah ou des sages, mais des pères. Et il en donne pour exemple Yaakov rentrant chez son père.

LA QUESTION

Pourquoi parler des serviteurs des pères et non des serviteurs de la Torah — et comment une prière devient-elle une bénédiction ?

LA RÉPONSE

« De grâce, Éternel, sauve donc ! De grâce, Éternel, fais réussir ! » (Téhilim 118, 25) ; « Yaakov s'établit dans le pays des séjours (mégouré) de son père » (Béréchit 37, 1).

Il faut que D' soit aussi acteur dans ce que nous entreprenons, dit le Rav, et que nous Le mêlions à tout ce que nous faisons, de sorte que notre prière devienne une bénédiction. Quand la prière devient une bénédiction, elle est source de réussite. C'est le « de grâce, Éternel, sauve donc » qui donne l'assurance du « de grâce, Éternel, fais réussir ».

Qui en est capable ? Les serviteurs des pères. Pourquoi pas les serviteurs de la Torah ou des sages ? Parce que les pères n'ont pas eu la Torah. Ils ont développé cela en eux-mêmes, et ils n'ont jamais manifesté le moindre orgueil, la moindre fierté de ce qu'ils avaient réussi. Au contraire, ils sont restés sur leurs gardes.

Rappelons-nous Yaakov : même après avoir triomphé de son frère Essav, il arrive dans la terre où avait habité son père. Le texte dit mégouré, qui vient aussi du verbe yagor, craindre. Il est venu avec un sentiment de crainte : la crainte de ne pas pouvoir perpétuer son installation sur cette terre.

CONCLUSION DU RAV

Ils n'ont jamais manifesté le moindre orgueil, la moindre fierté de ce qu'ils ont réussi.

LEÇON POUR LA TABLE

Après une réussite, nous avons tendance à nous installer. Comment associons-nous D' à ce que nous entreprenons — avant, pendant, après ? Et quelle réussite récente aurait mérité, au lieu d'un peu de fierté, un « de grâce » ?

SUJET 11

La loi de la maison et la loi de la route



PRÉSENTATION

D' a obtenu sa demeure ici-bas, mais il faut maintenant commencer la route. Quels codes doivent nous accompagner ? Le Rav cite une formule du Rav Kook sur les deux livres qui suivent Chemot : Vayikra et Bamidbar.

LA QUESTION

Se conduit-on de la même manière dans sa maison et sur la route de l'exil — et à quoi servent les étapes du désert ?

LA RÉPONSE

Le Rav Kook : Vayikra, torat habayit, la loi de la maison ; Bamidbar, torat haderekh, la loi de la route.

Le Rav Kook avait l'habitude de dire, rapporte le Rav, que Vayikra, c'est la loi de la maison : comment se comporter chez soi, quels sacrifices consentir, comment vivre en société et en famille. Bamidbar, c'est le code de conduite lorsque nous sommes en exil, objets de persécution, condamnés à l'errance. On pourrait distinguer la Torah de notre maison et la Torah du dehors, quand nous affrontons le monde extérieur.

Mais c'est la même loi. La preuve : des éléments de la vie du peuple au désert sont consignés dans Chemot, et des éléments du sanctuaire, comme l'inauguration de la menora, se trouvent dans Bamidbar. Vayikra a été donné au pied du Sinaï ; Bamidbar commence la deuxième année, quand le peuple quitte la montagne et prend la route.

Ce désert, c'est la voie de l'exil qui doit mener le peuple à s'installer sur sa terre. Les étapes que l'on suit à travers l'espace sont pour nous une manière de montrer au monde notre foi, notre savoir, d'attester du sanctuaire qui nous habite et que nous transportons avec nous, même si les murs sont détruits, coûte que coûte.

CONCLUSION DU RAV

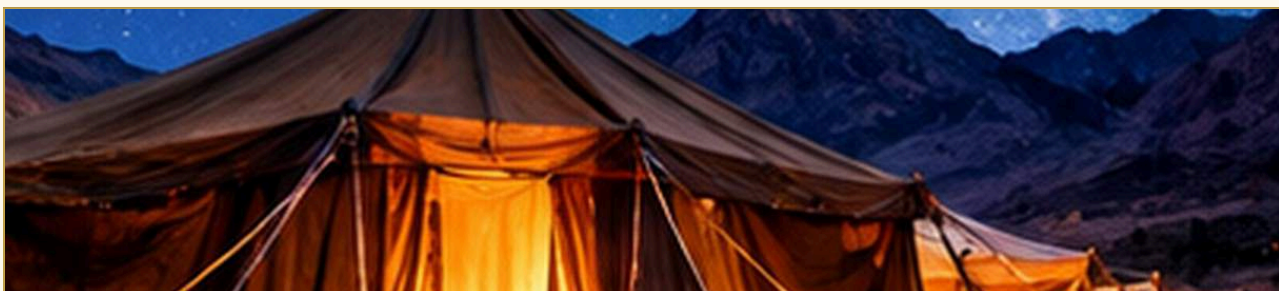
Le sanctuaire qui nous habite, que nous transportons avec nous même si les murs sont détruits, coûte que coûte.

LEÇON POUR LA TABLE

Sommes-nous les mêmes à la maison et dehors, au travail, en voyage ? Qu'emportons-nous de notre « sanctuaire intérieur » quand nous sortons de chez nous ? Et qu'est-ce que les autres en voient ?

SUJET 12

L'étranger qui n'a travaillé que le cuivre



PRÉSENTATION

Pour le Temple, Salomon fit venir des ouvriers envoyés par Hiram, roi de Tyr. Celui qui se distinguait parmi eux portait le même nom : son père était de Tyr, sa mère de la tribu de Naftali. Et il ne s'est occupé que des éléments de cuivre.

LA QUESTION

Que nous apprend cet artisan venu du dehors, et limité au cuivre, sur la place des cultures étrangères dans le service de D' ?

LA RÉPONSE

« Car Ma maison sera appelée maison de prière pour tous les peuples » (Yecha'yahou 56, 7) ; Hiram, « fils d'une veuve de la tribu de Naftali, son père était tyrien, artisan en cuivre » (Mela'khim I 7, 14).

Le but, dit le Rav, est de faire reconnaître par le monde les valeurs que nous portons — peut-être pas dans leur ensemble, mais petit à petit, de l'extérieur vers l'intérieur, comme pour celui qui revient. C'est pour cela qu'en inaugurant le sanctuaire, le roi Salomon a dit que sa maison serait une maison de prière pour tous les peuples, et qu'il a associé à sa construction des ouvriers étrangers envoyés par Hiram, roi de Tyr.

Celui qui se distinguait parmi eux était issu d'un mariage mixte : son père était de Tyr, sa mère de la tribu de Naftali. Voie ouverte aux nations : même quelqu'un qui vient totalement de l'étranger et qui a réussi à intégrer le peuple juif a sa place dans l'édification du sanctuaire.

Peut-être n'apportera-t-il pas toute la Torah avec lui. Hiram ne s'est occupé que de l'airain, des éléments en cuivre — tout ce qui brille n'est pas or, et le cuivre en est. Mais ce sont des éléments de culture étrangère qui peuvent aussi être intégrés au service divin, pour autant qu'on les intègre dans la démarche des serviteurs des pères : servir le dessein des pères, sans s'en écarter.

CONCLUSION DU RAV

Une voie ouverte aux nations est montrée.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous attendons parfois des autres qu'ils apportent tout, ou rien. Qui, autour de nous, n'a que du « cuivre » à offrir — et lui faisons-nous une place ? Qu'avons-nous reçu de bon d'une autre culture, que nous avons su mettre au service de notre foi ?